

De nobis ipsis silemus ?

Les marques de personne dans l'article scientifique

Ursula Reutner *

RÉSUMÉ

La présence pronominale du chercheur dans le discours spécialisé écrit est un sujet controversé. L'analyse des données statistiques confirme la hiérarchie fréquentielle entre *je*, *nous* et *on*, mais révèle des variations considérables dans une seule catégorie fonctionnelle d'un seul auteur et suggère donc une enquête sur la norme intériorisée. En confirmant la persistance tendancielle du tabou du *moi*, celle-ci révèle que majoritairement l'échantillon interrogé préfère le *nous exclusif* et l'*hortatif* par rapport au pronom *je*, mais rejette le pronom *on* 'je' tout comme l'*on* indéfini dans les constructions passives, qu'il ne considère pas non plus comme *genus verbi* scientifique par excellence.

ABSTRACT

Pronominal presence of the researcher in written scientific discourse is a controversial subject. The analysis of statistical data confirms the hierarchy of frequency between je, nous and on, but reveals considerable variations in one and the same functional category of one and the same author and thus suggests a survey on the interiorised norm. Confirming the persistence of the traditional taboo of I, this study shows that the majority of the interrogated persons prefers the nous exclusif and the hortatif to the pronoun je, but rejects the pronoun on 'je' as well as the indefinite on in passive constructions, which is also not considered the genus verbi scientific par excellence.

* Université de Passau, Allemagne.

Aspects de la transgression d'un tabou

Le tabou du moi : objectivité, neutralité et modestie

De nobis ipsis silemus – Sur nous-même, nous gardons le silence. Ce principe formulé par Francis Bacon dans l'*Instauratio magna* et cité par Kant pour ouvrir la *Critique de la raison pure* exprime la conviction traditionnelle que l'apparition de l'auteur dans son texte est non-scientifique, l'identité de l'auteur n'étant pas pertinente pour les résultats de la recherche académique. Sur la base de la supposition positiviste que cette recherche est purement empirique et objective, un maximum de crédibilité est atteint en évitant l'impression que l'auteur se place entre les choses (*res*) et les mots (*verba*). Il en résulte l'impersonnalité comme trait dit caractéristique du discours scientifique¹, qui est à l'origine de l'un des trois fameux tabous académiques, le tabou du *moi* figurant à côté du tabou du récit et des métaphores².

En plus d'être accusé de réduire l'effet convaincant du discours, le *moi* est également considéré comme un signe d'arrogance de l'auteur par de nombreux Français, endoctrinés par « Le moi est haïssable » des *Pensées* pascaliennes. L'abandon du *moi*, par contre, ne sert pas seulement à donner l'impression de l'objectivité et de la neutralité, postulées en tant que critères de la qualité textuelle du discours scientifique, mais il est également interprété comme témoignage de modestie.

-
1. Voir par exemple Latour et Fabbri, qui expliquent : « on dit souvent que [...] le style scientifique se caractérise par des énoncés impersonnels » (1977, p. 81); Kocourek, qui proclame « l'idéal de l'intellectualisation » de la langue technique et scientifique et y inclut la tendance à « neutraliser [...] la subjectivité » ([1982] 1991, p. 41); Rastier, qui constate : « La séparation conventionnelle entre sujet et objet impose aux textes scientifiques une mimésis de l'objectivité » (2005, p. 159); et d'une certaine manière les concepts de la langue comme *ancilla scientiae* (Gauger, 1986, p. 121), comme l'eau ou – en recourant à la *windowpane-theory* de Gusfield (1976, p. 16 et suiv.) – comme le verre, c'est-à-dire le concept d'un langage clair et transparent qui dirige le regard du lecteur directement vers les faits scientifiques.
 2. Voir la formulation de l'interdiction du *moi* (« *Ich-Verbot* ») par Weinrich (1989, p. 132 et suiv.) ou du tabou du *moi* par Kretzenbacher (1995, p. 27), ainsi que l'attitude de Graefen qui nie catégoriquement la possibilité de justifier un éventuel besoin de l'auteur de se nommer dans son discours, en expliquant que le fait de publier présuppose que le résultat est important, universel et indépendant de la personne du chercheur (1997, p. 201).

Ainsi, il n'est pas surprenant que, dans les années 1980, Loffler-Laurian constate l'absence totale du pronom *je* dans un corpus de textes en sciences exactes (1980, p. 136) et Ihle-Schmidt dégage dans son corpus de textes en sciences économiques seulement 0,1 % de verbes utilisés à la première personne du singulier (1983, p. 338).

La transgression du tabou et ses raisons

Or, dans un corpus d'articles de linguistique rédigés entre 1966 et 1986, cet emploi s'avère déjà élevé dans deux des vingt textes dépouillés (Wüest, 1988, p. 130), et les recherches réalisées entre-temps témoignent d'un détachement plus évident de l'idéal stylistique traditionnel dans plusieurs nations (cf. par exemple Gläser, 1998, p. 485). À présent, ce pronom apparaît même en liaison avec des verbes d'opinion, une liaison qui accentue encore plus le caractère personnel de l'énoncé et rompt complètement avec l'ancienne formule stipulant « *je crois* fait partie de la religion et n'a pas de place dans la science ». L'impersonnalité n'est donc pas incontestée comme recommandation rédactionnelle absolue, et le rôle de l'auteur dans le texte se développe lui-même en tant que centre d'intérêt de certaines branches de la recherche (cf. par exemple Ivanič, 1994, 1998).

Différentes raisons sont avancées pour expliquer la transgression du tabou. Une ligne d'interprétation part de la conviction que l'objectivité de la recherche est un mythe et la présence de l'auteur un fait incontestable : un garant de crédibilité n'est donc plus la négation de l'auteur, maintenant interprétée comme artificielle, mais l'admission de sa présence perçue comme signe de sincérité. Ceci implique la redéfinition de la notion de modestie : au lieu de faire étalage d'une modestie traditionnelle consistant dans la négation de soi-même au sens d'une *captatio*, l'auteur se nomme sciemment dans son texte et montre une nouvelle forme de modestie en ne généralisant plus ses propos sous une forme dépersonnalisante, mais en aidant le lecteur à les comprendre comme tels et en étant prêt à en assumer la responsabilité³. Alors que, dans cette optique, l'impersonnalité est critiquée comme stratégie de manipulation du lecteur, la personnalisation du discours scientifique est

3. Cette thèse est avancée par exemple par Ivanič/Simpson et incite les auteurs à distinguer entre le *moi-ego* (« *ego-I* », caractérisé par un langage dépersonnalisé), et le *moi-engagé* (« *committed-I* », choisissant plus fréquemment le pronom de la première personne ; 1992, p. 146-148).

glorifiée comme une des méthodes pour ouvrir la discussion entre l'auteur et le lecteur (pour d'autres méthodes, voir Hyland, 2001), comme une façon de ne pas dégrader le lecteur au point d'en faire un récepteur inconditionné, mais de le reconnaître comme partenaire scientifique, doté de suffisamment d'intelligence pour pouvoir évaluer les propos de l'auteur.

Selon une ligne d'interprétation moins centrée sur la politesse, le *moi* gagne l'espace académique dans le sillage de son importance croissante dans les différents milieux sociaux : au sein d'une société individualisée et hautement compétitive, la modestie ne représenterait plus une valeur primordiale pour l'auteur, mais celui-ci ressentirait plutôt le besoin croissant de souligner sa propre originalité, sa propre contribution au sujet, les pièces de mosaïque nouvelles qu'il apporte à la science (cf. par exemple Kaufer *et al.*, 1989), et ceci d'autant plus face à l'augmentation exponentielle de publications et l'importance croissante des indices de citation (Berkenkotter et Huckin, 1995, p. 27-44).

Le tabou dans l'hétérogénéité du discours scientifique

Mais tout comme son affaiblissement, le tabou du *moi* lui-même n'a pas la même valeur dans les différentes composantes du complexe hétérogène subsumé sous la notion de discours scientifique. Plusieurs études ont contribué à relativiser les approches universalisantes du langage académique, qui avaient postulé des conventions stylistiques comme l'économie d'expression, la précision sémantique, l'objectivité ou la neutralité émotive et affective en tant que traits stylistiques généraux. Les études interculturelles de Kaplan (1966, 1981, 1987) ou Galtung (1981) ont suscité l'intérêt pour les traditions discursives nationales (*particularités inter-nationales*). Si le processus de mondialisation a permis une relative homogénéité dans les pratiques, certaines différences demeurent et se manifestent par exemple sous la forme d'une fréquence plus élevée de l'hortatif dans le discours scientifique français par rapport à l'allemand (Sachtleber, 1993, p. 155 et suiv.) ou d'une personnalité plus accentuée en anglais qu'en français (cf. par exemple Vassileva 1998/2000; Fløttum, 2003). Ceci confirme l'impression générale d'une orientation particulièrement prononcée vers le lecteur de la part de l'auteur anglais («*reader-oriented/reader-friendly discours*»), contrastant avec une responsabilité majeure attribuée au lecteur par le discours français («*reader-responsible discours*»). Dans une perspective transculturelle, les particularités inter-nationales sont pourtant moins évidentes que les différences entre les deux cultures en général (Snow,

1959) et entre les différentes disciplines, sous-disciplines et écoles en particulier (cf. par exemple Fløttum, 2004, p. 403 ; Fløttum *et al.*, 2007, p. 15). Parmi ces *particularités inter-disciplinaires*, les études attestent par exemple un style personnel moins accentué dans les disciplines dites « dures » que dans celles dites « douces » ou – au sens plus péjoratif – « molles » (cf. par exemple Gläser, 1990, p. 73 ; Kuo, 1999, p. 124 ; Hyland, 1999, p. 121 ; Harwood, 2005, p. 351).

D'autres recherches portent sur les différences à l'intérieur des disciplines selon le degré de spécialisation ou de divulgation du texte (*particularités inter-graduelles*), étroitement liées aux traditions discursives et au genre de texte concret (*particularités inter-textuelles*). Jointes aux études sur l'évolution diachronique du discours scientifique (*particularités inter-temporelles*, cf. par exemple Gross *et al.*, 2002), ces recherches permettent facilement de réfuter la thèse universalisante sur des traits stylistiques du discours scientifique et ceci d'autant plus que l'écriture scientifique représente également un acte d'identité au sens de Le Page *et al.* ([1985] 2006) (*particularités inter-individuelles*), un acte créatif et individuel, non complètement déterminé par les facteurs nommés (voir par exemple Schröder, 1995, p. 160).

La question qui se pose maintenant est celle de savoir s'il est possible de dégager des tendances rédactionnelles indépendantes de traits stylistiques individuels, ce qui serait la condition pour pouvoir donner des recommandations fiables aux nouveaux entrants dans la communauté quant à l'emploi pronominal.

Choix fonctionnels et individuels

Hierarchie fréquentielle de l'emploi pronominal

Vu l'hétérogénéité du discours scientifique, l'analyse de l'état de l'ancien tabou doit forcément se limiter à une culture, une discipline et un genre de texte bien définis à un moment donné. Voici donc à titre d'exemple la fréquence de *je*, *nous* et *on* (pronom personnel et indéfini) dans les 21 articles de la discipline des Lettres parus en 2005 dans le numéro 41 de la revue *Études françaises*.

Les chiffres totaux du tableau 1 indiquent la fréquence la plus basse de *je*, attesté 122 fois au total (et seulement 52 fois sans les attestations exceptionnelles du texte 15), une fréquence plus élevée de *nous* avec 130 attestations et une claire prédominance des 304 attestations pour *on*. S'étendant de *je* à *on* en passant par *nous*, cette hiérarchie

de fréquence est également une hiérarchie de dépersonnalisation. Elle coïncide en principe avec les statistiques de Poudat, qui a montré la fréquence basse du pronom *je* et la préférence pour des structures impersonnelles (2003, p. 87 ; 2006, p. 116 et suiv.) et confirme également la tendance du français résumée par Loffler-Laurian, selon laquelle : « [...] le français évite absolument la première personne du singulier, emploie le moins possible la première personne du pluriel, et se trouve amené ainsi à utiliser toutes sortes de formulations dites impersonnelles, réfléchies ou passives » (1980, p. 135).

	<i>je</i>	<i>nous</i>	<i>on</i>
texte 1	2	3	21
texte 2	/	4	13
texte 3	3	13	4
texte 4	/	/	5
texte 5	1	8	13
texte 6	/	11	37
texte 7	/	7	16
texte 8	/	9	6
texte 9	/	2	8
texte 10	4	6	9
texte 11	/	8	10
texte 12	/	5	13
texte 13	9	8	31
texte 14	8	17	13
texte 15	70	16	25
texte 16	12	2	7
texte 17	/	/	/
texte 18	/	/	13
texte 19	/	3	40
texte 20	5	2	21
texte 21	2	6	27
Total	122	130	304

Tableau 1. – Fréquence de *je*, *nous* et *on* dans 21 articles de la discipline des Lettres.

En contraste avec cette constatation générale, le tableau révèle néanmoins un emploi non négligeable de *je*, qui varie énormément dans les différents textes : alors que les auteurs de onze articles respectent

l'ancien tabou en ne l'utilisant guère, le texte 15 se distingue par ses attestations exceptionnellement nombreuses, qui sont dues à son caractère narratif; citons en un extrait illustratif : «Je me souviens encore [...] de la première explication de texte poétique que j'ai entendue, en tant que professeur, à l'université. J'avais quarante ans, et je venais d'y arriver [...]. J'avais connu la petite révolution de l'Hexagone, et j'y avais même participé modestement» (texte 15). Entre ces deux extrêmes figurent les textes 1, 3, 5, 10, 20 et 21 avec un emploi restreint du pronom d'une à cinq attestations et les textes 13, 14 et 16, dans lesquels le pronom figure respectivement neuf, huit et douze fois.

Catégories fonctionnelles

Ces scores des articles étudiés suggèrent une variation considérable, qui pourrait s'expliquer par des structures et contenus textuels divergents, c'est-à-dire par des pourcentages divergents de situations qui limitent la liberté de l'auteur et guident ses choix de manière automatique. Il s'avère donc adéquat de classer les pronoms en catégories fonctionnelles⁴, en se limitant à *je*, *nous* et *on* employés au sens de 'je'.

Ce regroupement montre l'emploi du pronom *je* dans des références intratextuelles, qu'il s'agisse de renvois en arrière :

«[...] *je* le rappelle [...]» (texte 5),

«Dans les deux textes que *je* viens de mentionner [...]» (texte 13);

4. Quant à d'autres classements, renvoyons à l'analyse énonciative du point de vue avancée par Rabatel (1998, 2003) et à la notion de polyphonie remaniée par Nølke *et al.* (2004), qui amène Rastier à spécifier deux paires d'acteurs du discours scientifique, la paire du *guide* et du *régisseur* et la paire du *garant* et du *critique*. Dans cette optique, ce sont les différents rôles adoptés par les acteurs de l'énonciation qui influencent le choix pronominal : le guide s'oriente vers le lecteur pour l'accompagner dans le processus de lecture en choisissant de préférence le *nous* inclusif, le régisseur traite la production du texte en privilégiant le *nous* exclusif, le garant introduit une définition en recourant au pronom *on* et le critique donne des arguments contre d'éventuelles critiques d'autrui en employant le pronom *je* (Rastier, 2005, p. 173 et suiv.). Selon le verbe qui se combine avec ce dernier pronom, Fløttum distingue entre le *je-auteur*, qui emploie des verbes rhétoriques comme *discuter* ou *conclure*, le *je-chercheur*, qui privilégie des verbes portant sur le processus de recherche comme *analyser* ou *considérer*, et le *je-acteur*, qui a recours aux verbes d'opinion comme *affirmer* ou *contester* (Fløttum, 2004, p. 405-408).

ou d'indications préliminaires servant à structurer l'article ou à annoncer des explications ultérieures :

- « [...] j'y reviendrai » (texte 3),
- « C'est à partir de ces réflexions que *je* proposerai quelques suggestions [...] » (texte 14),
- « Le dernier point que j'aborderai est [...] » (texte 14).

Le pronom figure également dans des renvois intertextuels :

- « Je renvoie le lecteur intéressé à mon livre [...] » (texte 13);

ou dans l'éclaircissement de l'objectif de la recherche présentée :

- « [...] *je* me propose en effet de montrer [...] » (texte 10),
- « J'aimerais mettre au jour [...] » (texte 13);

dans la focalisation de l'intérêt de la recherche :

- « Mais, j'ai préféré me tourner vers le texte africain contemporain » (texte 13),
- « *Je* mets l'accent sur cet aspect plutôt que [...] (textes 14, 15),
- « [...] *je* m'attacherai plus particulièrement, dans ces quelques pages [...] » (texte 20);

dans l'exposition de la démarche méthodologique :

- « J'aimerais ainsi [...] partir du couple [...] (texte 1),
- « [...] *je* prendrai donc pour base l'enquête menée [...] (texte 14);

ou dans la précision de la terminologie introduite par l'auteur :

- « [...] que j'appellerai à partir de maintenant [...] » (texte 3),
- « [...] tel que *je* le définis » (texte 3),
- « [...] *je* veux entendre par là [...] » (texte 10),
- « Par l'expression de [...] *je* désigne [...] » (textes 12, 14),
- « [...] ce que j'appellerai [...] » (texte 20).

Il sert également à marquer l'interprétation de la part de l'auteur :

- « Cette nature, hasarderai-*je*, est au cœur de... » (texte 1),
- « C'est dans ce sens qu'il faut comprendre, *je* crois, la négritude [...], mais je pense qu'il faudrait [...] » (texte 13),
- « Paraphrasant McLuhan, *je* dirais que [...] » (texte 13),
- « J'appelle ceci de la manipulation poétique » (texte 21),
- « J'espère avoir incité à [...] » (texte 21);

ou à rendre son expérience :

«[...] j'appréhendais la poésie saintaudienne [...]» (texte 10),
 «Je suis en train d'écrire un livre qui [...]» (texte 13),
 «C'est pourquoi je reste réservé devant des démarches [...]» (texte 14),
 «Au cours de mes dernières années d'enseignement de la littérature [...], je me suis heurtée régulièrement à [...] je suis forcée de constater, sur la base de mon expérience des auditoires [...]» (texte 20).

Quant à la version au pluriel du pronom, parmi les onze auteurs qui renoncent à employer *je*, trois seulement évitent également *nous* (textes 4, 17, 18), tandis que sept l'utilisent cinq fois ou moins (1, 2, 9, 12, 16, 19, 20) et dix plus de cinq fois (3, 5, 6, 7, 8, 10, 11, 13, 14, 15, 21) – parfois en incluant le lecteur, mais également comme un *nous* exclusif se référant seulement à l'auteur, comme par exemple :

«[...] ... nous citerons un extrait de [...]» (texte 5),
 «[...] de ce que nous avons appelé plus haut [...]» (texte 6),
 «[...] mais nous avons évoqué plus haut l'idée [...]» (texte 6),
 «[...] que nous décrivions plus haut» (texte 8),
 «Nous nous proposons de développer [...]» (texte 11),
 «Dans le cadre de cet article, nous analyserons [...]» (texte 11),
 «[...] dans les textes que nous étudierons ici [...]» (texte 11),
 «Les corps que nous regroupons sous l'étiquette du 'figuratif' [...]» (texte 12),
 «[...] nous faisons une proposition de lecture historique» (texte 16),
 «[...] nous avançons deux dates pour clore ce parcours [...]» (texte 16),
 «Nous ouvrons maintenant une série de remarques sur le poème» (texte 21).

Le pronom *on* est absent d'un texte seulement ; six textes l'emploient moins de dix fois et treize textes l'utilisent dix fois ou plus, mais il est peu souvent clairement discernable comme simple masque du *je* (pour un traitement approfondi du «on» dans l'article, voir Tutin, ici même). Concluons pourtant que les trois pronoms sont tous utilisés au sens de 'je' et occupent en principe les mêmes catégories fonctionnelles, ce qui fait repenser certaines recommandations rédactionnelles absolues et regarder de plus près la question du poids des préférences individuelles.

Préférences individuelles

Il importe ici de faire une comparaison plus détaillée des pronoms signifiant exclusivement «je» dans deux textes représentant différents types de manifestations de l'auteur. C'est le cas pour deux articles de linguistique se succédant dans *Lidil* n° 32 de 2005 (textes a et b).

Dans le texte (a) se trouvent des références intratextuelles avec *je* :

«[...] j'étudierai l'existence d'une classe [...]. *Je* compléterai à cet effet l'étude [...], et conclurai à l'existence d'une sous-classe [...]

(texte a);

mais également avec le *nous* exclusif et l'hortatif :

«Le nom dont *nous* avons dit qu'ils [...]

» (texte a),

«*Nous* commencerons par [...]

» (texte a),

«[...] comme *nous* l'avons déjà dit [...]

» (texte a),

«*Concluons* : [...]

» (texte a).

Le *on* n'est pas utilisé pour les références intratextuelles dans le texte (a), alors que le texte (b) recourt exclusivement à *on* dans un tel cotexte :

«Dans ce qui suit, *on* avancera [...], puis *on* examinera [...]

» (texte b),

«[...], comme *on* va le montrer

» (texte b).

La même distribution se dessine dans le cas des explications terminologiques, données par *je* dans le texte (a) et *on* dans le texte (b) :

«J'appellerai *adjectif subjectif* tout adjectif qui [...]

» (texte a),

«[...] au sens que l'*on* a appelé «émotionnel [...]

» (texte b; cf. avant :

«Le terme 'émotionnel' qualifiera ici [...]

»).

Dans le texte (a), la première personne du singulier figure aussi pour limiter l'intérêt de la recherche :

«Pour le montrer, *je* centrerai l'étude sur [...]

» (texte a);

et également pour élucider la démarche méthodologique :

«Pour parvenir à une définition stable, *je* partirai de [...]

» (texte a);

où l'auteur du texte (b) recourt à *nous* et *on* :

«[...] que *nous* avons rangé sous le chef de l'émotion

» (texte b),

«la valeur 'émotionnel' que l'*on* attribue à pauvre

» (texte b; cf. avant :

«Le terme 'émotionnel' qualifiera ici [...]

»).

S'ajoutent dans le texte (a) d'autres marqueurs de la présence de l'auteur, comme l'emploi du déterminant possessif *mon* ou du pronom personnel en fonction de complément d'objet *me* :

«Un argument qui *me* semble aller dans *mon* sens [...]

» (texte a);

alors que dans le texte (b), exception faite d'un *je* au sens de « on », la première personne du singulier figure seulement dans un commentaire sur la présentation typographique de l'énoncé et dans les remerciements (où apparaît également le déterminant possessif *mon*) :

« *Je* peux qualifier Denise à qui je m'adresse de pauvre pour quelque chose qui m'advient puisque toi et moi c'est la même chose » (texte b),
 « [...] (*je* souligné) [...] » (texte b),
 « *Je* remercie [...] d'avoir attiré *mon* attention sur [...] » (texte b),
 « *Je* remercie plus particulièrement... » (texte b).

Le regroupement des pronoms en catégories fonctionnelles montre que ni le cotexte, ni le contexte ne déterminent automatiquement la forme utilisée, mais qu'il y a des préférences individuelles comme également des choix changeants à l'intérieur d'un seul texte.

Contenu subjectif sous forme impersonnelle : manœuvre suspecte ?

Pour terminer cette partie, il s'agit donc de regarder de plus près l'interprétation de la personnalité comme signe de sincérité (Ivanič et Simpson, 1992). Pour évaluer ce propos, il faut partir d'énoncés dérivant de différentes catégories fonctionnelles et distinguer leur degré d'objectivité *vs* subjectivité sur le plan du contenu et leur degré de personnalité *vs* impersonnalité sur le plan de la forme.

Le tableau 2 montre les quatre types de combinaison des deux plans et les illustre par des exemples de deux catégories fonctionnelles : « résultats de l'analyse du corpus » pour les exemples de contenu objectif et « interprétation de la part de l'auteur » pour ceux de contenu subjectif. Les types de combinaison dont la forme reflète le contenu (marqués +) seraient les énoncés au contenu objectif sous forme impersonnelle et les énoncés au contenu subjectif sous forme personnelle. Les types de combinaison contraires (marqués *) regroupent les énoncés au contenu subjectif sous forme impersonnelle⁵ et ceux au contenu objectif sous forme personnelle.

5. Il est évident que l'interprétation des exemples dépend du contexte. Ici, ils se comprennent comme reformulations des exemples cités ci-dessus et se réfèrent donc clairement à un contenu subjectif.

contenu	
objectif	subjectif
résultats de l'analyse du corpus <i>* j'ai compté dix pronoms personnels dans le corpus...*</i>	interprétation de la part de l'auteur <i>+ je crains que... +</i> <i>+ je propose de résoudre le problème en... +</i> <i>+ je prévois autant de problèmes... +</i> <i>+ j'explique le résultat par... +</i> <i>+ je pose la question de savoir si... +</i> <i>+ j'associe ce comportement à... +</i> <i>+ je classe ce témoignage en... +</i>
* j'ai compté dix pronoms personnels dans le corpus...* + il y a dix pronoms personnels dans le corpus...+	* il est à craindre que...* * le problème se résout facilement en...* * il faut prévoir autant de problèmes...* * le résultat s'explique par...* * cette solution fait poser la question de savoir si...* * les données statistiques suggèrent...* * ce comportement est associé à...* * ce témoignage est à classer en...*
personnelle	impersonnelle
forme	

Tableau 2. – Objectivité/subjectivité du contenu et (im)personnalité de la forme.

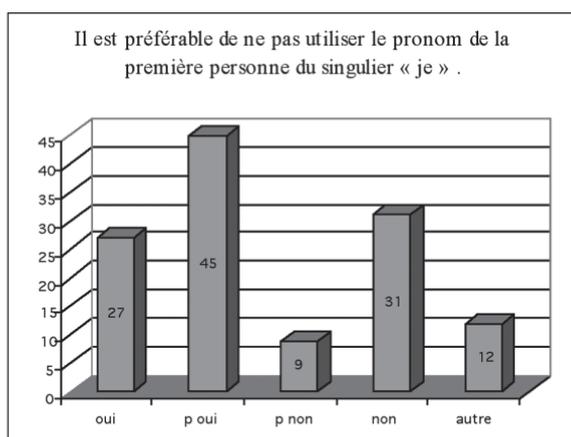
Résultats sur la norme intériorisée

Pour mieux comprendre les raisons de la variation, l'analyse de la norme statistique doit être complétée par les explications données par les chercheurs eux-mêmes qui nous informent sur le degré de leur auto-

réflexion métalinguistique et la norme qu'ils ont intériorisée. Un projet du nom de ELFIE (*Écrire la linguistique en français, en italien et en espagnol*), destiné au discours dans des revues spécialisées en linguistique, comprend une enquête quantitative à l'aide d'un questionnaire. Ce questionnaire comprend plusieurs questions fermées, formulées comme thèses que les informateurs doivent affirmer avec « oui » ou « plutôt oui » (indiqué « p oui » dans les graphiques) ou nier avec « non » ou « plutôt non » (indiqué « p non » dans les graphiques). Figurent en outre l'option « autre » et un peu d'espace pour des commentaires (cf. la version du questionnaire dans Reutner, 2008, p. 276-283). Ce questionnaire a été envoyé en 2007 par courriel à 420 linguistes français; 124 (68 chercheurs et 56 chercheuses) d'entre eux l'ont rempli et nous l'ont retourné. Regardons les résultats obtenus aux questions portant sur la présence de l'auteur dans son texte.

La première personne du singulier

Nous avons signalé plus haut (cf. introduction) l'évolution de l'ancien tabou du *moi*, autrefois respecté comme convention pour indiquer l'objectivité de la recherche et la modestie de l'auteur, mais assoupli au cours du temps suite à une autre conception de la modestie, partiellement liée au besoin croissant d'accentuer la contribution scientifique de l'auteur. La première question dans notre contexte vise donc à montrer la valeur de l'ancien tabou dans la norme intériorisée par les personnes interrogées.

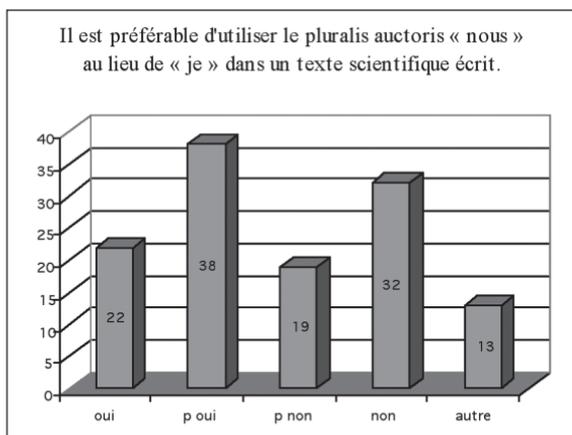


Graphique 1. – Refus de l'emploi de *je*.

Le graphique, qui indique les résultats en chiffres effectifs, montre que 36 % (45 au total) répondent «plutôt oui» et 22 % (27 au total) «oui, il est préférable de renoncer à l'emploi de *je*». Le fait que la majorité des enquêtés indique préférer l'éviter confirme la persistance de l'ancien tabou du *moi*. Mais les 7% «plutôt non» et les 25% «non» témoignent aussi d'une tendance à le briser, au moins dans certains cotextes.

Le pluriel de modestie

Le pronom personnel de la première personne du singulier est souvent évité par l'emploi du pluriel de modestie, qui est, en revanche, parfois perçu comme suranné. Il s'agit donc de savoir combien des personnes interrogées préfèrent le *nous* d'auteur au *je* pour leurs textes scientifiques.



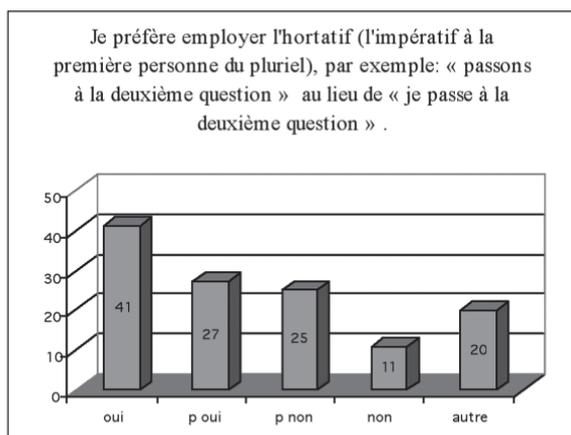
Graphique 2. – Préférence pour *nous* plutôt que *je*.

Comparés à la question précédente, où la majorité confirme le tabou traditionnel du *moi*, les avis sont plus partagés pour ce qui est du pluriel de modestie : 31 % se prononcent en faveur de «plutôt oui» et 18 % «oui, il est préférable de l'utiliser», en manifestant donc clairement leur tendance à privilégier le pluriel de modestie à la première personne du singulier. Il y a pourtant également 26 % des réponses en faveur de «non» et 15 % pour «plutôt non», dont l'interprétation peut être double : les témoins pourraient avoir choisi ces réponses pour souligner

leur acceptation du *je*, mais plus probablement ils répondent négativement en raison de leurs préférences pour d'autres stratégies d'évitement du *je* que le *nous* de modestie.

L'hortatif

La première personne du pluriel ne s'emploie pas seulement comme *nous exclusif* pour remplacer le pronom du singulier *je*, mais elle peut désigner également le locuteur associé à l'interlocuteur, c'est-à-dire au lecteur. Dans le discours scientifique, ce *nous inclusif* figure souvent sous forme d'hortatif, c'est-à-dire de l'impératif à la première personne du pluriel unissant le lecteur à l'auteur. Contrairement à l'ancienne maxime d'impersonnalité scientifique, il met consciemment en évidence la situation de communication entre auteur et lecteur et confère au texte un trait moins scientifique au sens traditionnel, ce qui suggère la question de savoir si les participants français le préfèrent néanmoins à la première personne.

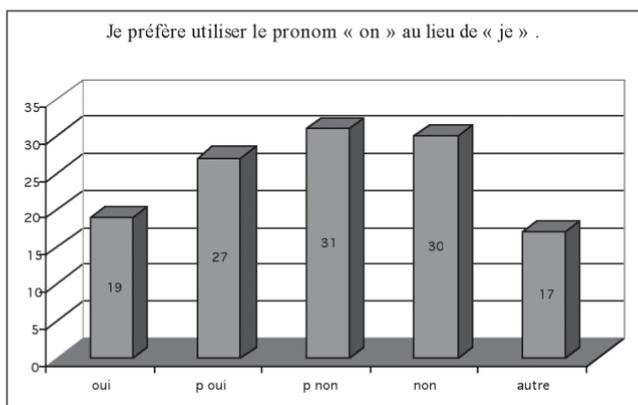


Graphique 3. – Préférence pour l'hortatif.

33% des enquêtés répondent par «oui» et 22% par «plutôt oui», ce qui fait un total de 55% pour préférer l'emploi de l'hortatif à celui de la première personne du singulier, contre 20% qui répondent par «plutôt non» et 9% par «non». 16% s'abstiennent de répondre, ce qui montre – avec les 20% «plutôt non» et les 22% «plutôt oui» ne se positionnant pas clairement – un grand nombre de témoins qui ne choisissent pas de réponse définitive.

Le pronom *on* 'je'

Une manière plus adéquate pour dépersonnaliser le discours que l'hor-tatif est l'emploi du pronom *on*, fameux par sa polyfonctionnalité et, par conséquent, sujet à interprétation et objet de nombreuses études (entre autres Mellet, 2000 ; Rey-Debove, 2001 ; Blanche-Benveniste, 2003 ; Anscombe, 2005) : dans certains cas, il peut assumer un sens vague, mais dans d'autres concurrencer *nous* « surtout dans la langue parlée familière » ou se référer à une ou plusieurs personnes bien déterminées « avec une nuance stylistique (discrétion, modestie, ironie, mépris, etc.), même dans la langue la plus soignée » (Grevisse/Goosse, 2008, p. 964, § 753b). Derrière ce dernier emploi peuvent se manifester les pronoms *tu*, *nous* et *vous*, mais aussi *je*. Dans ce qui suit, sera traité le *on* 'je', qui serait dans la terminologie de Fløttum *et al.* (2007, p. 26 et suiv.) le *on* « as *Self* » (avec l'exemple : *on voudrait tout d'abord noter que...*) et se distingue selon les auteurs scandinaves du *on* « as *Self & Other* » (par exemple : *en second lieu, on notera que...*) et du *on* « as *Other* » (par exemple : *Ou encore croit-on qu'on puisse régler le problème... C'est pour le moins peu vraisemblable*). Les enquêtés privilégient-ils *on* au lieu de *je* ?



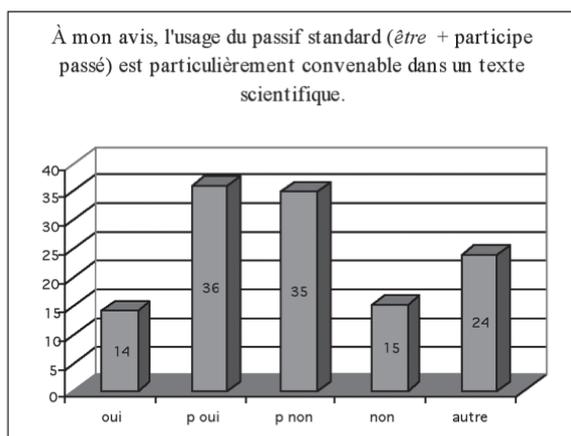
Graphique 4. – Préférence pour *on* au lieu de *je*.

Les opinions des participants sont encore une fois très divergentes : avec 25 % qui optent pour « plutôt non » et 24 % pour « non », il y a une majorité relative de 49 % des personnes interrogées qui signalent qu'elles ne favorisent pas le pronom *on* aux dépens du *je*, mais 15 %

des témoins répondent «oui, je préfère utiliser le pronom *on*» et 22% «plutôt oui», ce qui donne 37% de voix positives.

La voix passive

Le recours à différents pronoms qui se réfèrent – exclusivement ou non – à l'auteur, inclut toujours d'une façon ou d'une autre ce dernier dans le texte. Parmi les stratégies aidant à dépersonnaliser le texte plus efficacement, citons à titre d'exemple la construction pronominale à valeur passive, également dite voix moyenne (*cette thèse se comprend mieux si...* 'on comprend/je comprends cette thèse mieux si', *ce livre se lit comme...* 'on lit/je lis ce livre comme') ou la construction impersonnelle avec *il* (*il est à craindre que...* 'on craint/je crains que', *il est douteux que* 'on/je doute que', etc.) et regardons de plus près le passif non agentif. Le choix de celui-ci est certainement influencé par des facteurs comme la progression thématique, la focalisation ou la prosodie, mais il est également une excellente manière d'éviter la mention de l'agent et se prête par conséquent parfaitement à la description impersonnelle du processus de la recherche (Liddicoat 2008, p. 77-82). Très fréquent dans les langues de spécialité en général (cf. par exemple Gaatone, 1998, p. 34), il est d'un emploi plutôt restreint en français par comparaison par exemple à l'allemand (Wüest, 1988, p. 132; Pérennec, 1993, p. 37), où il est considéré comme une composante typique du discours scientifique. Son emploi apparait-il également particulièrement approprié aux chercheurs français ?

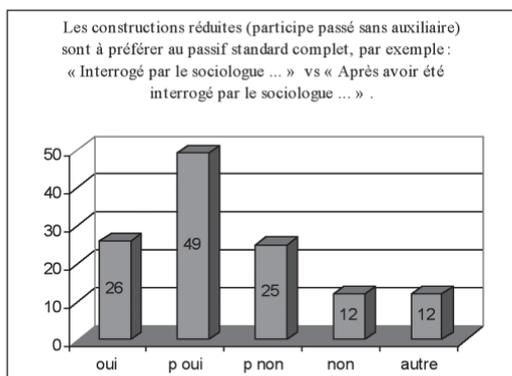


Graphique 5. – Scientificité de la voix passive.

Les réponses montrent de façon relativement claire que la voix passive n'est pas considérée comme *genus verbi* scientifique par excellence en français; 12% répondent par «non» et 28% par «plutôt non». 11% seulement des enquêtés choisissent «oui» et 29% optent pour «plutôt oui». Il faut pourtant signaler que la plupart des personnes interrogées (57%) ne se décident pas définitivement et répondent «plutôt oui» ou «plutôt non» et 19% ne se positionnent pas du tout. Cette hésitation remarquable est peut-être due à l'absence d'un exemple illustrant la question posée, mais illustre d'autant mieux le fait que les enquêtés évaluent la convenance de la voix passive de manière différenciée.

Les constructions réduites

Un autre trait caractéristique du discours scientifique est la tendance à la nominalisation, qui ne sert pas seulement à renforcer la condensation sémantique de l'énoncé, mais également à atteindre sa dépersonnalisation. Renvoyons à titre d'exemple à l'emploi du substantif au lieu du verbe conjugué (*la réfutation de la thèse* vs *on/je réfute la thèse...*, *l'analyse de...* vs *on/j'analyse...*, *l'examen de...* vs *on/j'examine...*, *la comparaison de...* vs *on/je compare...*) ou à la construction participiale au lieu de la phrase relative complète (*l'enquête réalisée en 2007* vs *l'enquête qui a été réalisée/que j'ai réalisée en 2007*), traités dans la deuxième partie du questionnaire (Reutner, 2008, p. 259 et suiv.). Une autre manière d'enlever du poids au verbe est la construction passive abrégée, particulièrement appropriée dans les énumérations et très fréquente dans le discours scientifiques français (cf. par exemple Kocourek, 1991, p. 75 et suiv.). Les participants la préfèrent-ils à la forme complète?

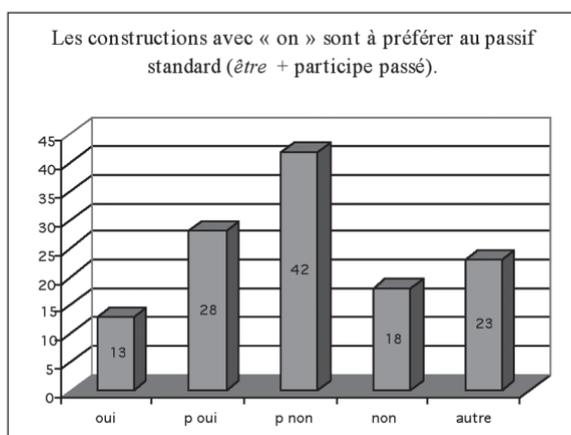


Graphique 6. – Constructions réduites au lieu du passif standard.

Les réponses se révèlent plus homogènes avec une majorité de 61 % qui exprime sa préférence pour les constructions réduites à la place de la version complète (21 % «oui», 40 % «plutôt oui») et seulement 30 % qui ne se montrent pas d'accord (20 % «plutôt non», 10 % «non»).

Les constructions passives avec on

Après avoir constaté que les personnes considérées préfèrent les constructions réduites aux constructions avec plus de poids sur le verbe, passons maintenant à un autre moyen d'éviter le passif standard, à savoir la construction passive avec *on* :



Graphique 7. – Constructions avec *on* au lieu du passif standard.

23 % des chercheurs répondent par «plutôt oui» et 10 % par «oui», mais 34 % optent pour «plutôt non» et 15 % pour «non, les constructions avec *on* ne sont pas à préférer», ce qui montre une hésitation à l'égard de l'emploi du *on*, déjà réfuté en tant que pronom remplaçant *je* et maintenant aussi en tant que pronom servant à éviter la voix passive.

Conclusion

L'ancien tabou du *moi* exigeait l'absence pronominale du chercheur dans son texte au nom de valeurs traditionnelles liées à l'objectivité de la recherche et de la modestie de l'auteur, absence perçue comme aussi convaincante qu'agréable par le lecteur conservateur. Les évènements de 1968 ont néanmoins amené peu à peu à une levée du

tabou traditionnel, qui s'est annoncée à des degrés différents selon les conventions nationales, la discipline concernée et la spécialisation du texte. Plusieurs raisons sont avancées pour expliquer cette transgression : avec l'individualisation de la société moderne, l'auteur peut ressentir le besoin croissant de construire un *moi* clairement discernable dans son texte pour souligner sa contribution au sujet et agrandir son prestige. Mais en choisissant un discours personnel, l'auteur peut également vouloir exprimer son discernement du rôle non négligeable du chercheur dans les sciences et faire preuve d'une modestie nouvelle, qui invite le lecteur à la discussion, le fait respecter comme partenaire et peut finalement se révéler plus agréable que certains résultats subjectifs cachés derrière des expressions apparemment objectives.

L'analyse de l'emploi pronominal dans 21 articles français parus la même année dans une revue spécialisée en Lettres confirme la hiérarchie fréquentielle entre *je*, *nous* et *on*, en relevant une présence nette du pronom *je*, mais avec des scores très hétérogènes selon les textes. Le corpus excluant les particularités inter-nationales, inter-disciplinaires, inter-graduelles, inter-textuelles et inter-temporelles, la quête d'une interprétation de cette variation a fait envisager les différents cotextes et particularités inter-individuelles comme explication et a mené à un regroupement en catégories fonctionnelles qui s'étendent jusqu'aux références intratextuelles, renvois intertextuels, et à l'exposition de la démarche méthodologique, à la précision de la terminologie et l'interprétation ou expérience de la part de l'auteur, en passant par l'éclaircissement de l'objectif de la recherche et la focalisation de son intérêt. Ce classement a pu illustrer que les choix faits par les auteurs ne relèvent pas forcément de contraintes extérieures, mais qu'ils sont largement dus à des préférences inter-individuelles. La comparaison de l'emploi pronominal dans deux textes de la discipline de la linguistique a révélé que la manifestation de l'individualité de l'auteur va encore plus loin : on observe de la variation au sein même d'une catégorie fonctionnelle dans un seul texte. La question de la présence pronominale de l'auteur étant de caractère notamment stylistique, la possibilité d'établir des recommandations rédactionnelles absolues déduites par l'usage s'avère particulièrement restreinte.

Une approche métalinguistique vise donc à analyser si une telle recommandation peut être établie selon la norme intériorisée par les chercheurs. L'enquête exposée établit que l'ancien tabou du *moi* est largement maintenu dans la conscience du langage scientifique des chercheurs français interrogés, mais également que cette persistance est

en train d'être brisée. Quant aux stratégies pour éviter la première personne du singulier, le pluriel de modestie et l'hortatif sont légèrement préférés à *je*, alors que l'emploi de *on* 'je' est plutôt rejeté. De plus, les témoins ont tendance à refuser l'idée du passif en tant que moyen d'expression scientifique par excellence et semblent préférer au passif standard les constructions passives réduites, mais non les constructions passives avec *on*. Toutefois ces résultats de l'enquête n'informent ni sur les pronoms choisis en réalité, ni sur le rôle du cotexte dans l'emploi pronominal, deux aspects qui n'ont été présentés que brièvement ici et qui doivent être étudiés de plus près dans le cadre de l'analyse statistique du corpus du projet ELFIE, afin de pouvoir dégager des résultats plus fiables. Ils n'informent pas non plus sur les raisons ou intentions des auteurs à propos des choix réalisés, qui devraient être le sujet d'entretiens qualitatifs détaillés. Ils montrent pourtant clairement que le discours scientifique ne se caractérise pas forcément par des énoncés impersonnels. En révélant en outre qu'il n'existe pas d'unanimité sur un idéal discursif, ils soulignent également la tendance à l'individualisation d'une norme en mouvement, difficilement compatible avec le désir d'établir des critères stables permettant de donner des recommandations rédactionnelles aux nouveaux entrants.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANSCOMBRE J.-C. (2005) : «Le *on*-locuteur : une entité aux multiples visages», dans J. Bres, *Dialogisme, polyphonie : approches linguistiques*, Bruxelles, de Boeck Duculot, p. 75-94.
- BERKENKOTTER C. et HUCKIN T. (1995) : *Genre knowledge in disciplinary communication. Cognition/culture/power*, Hillsdale, Lawrence.
- BLANCHE-BENVENISTE (2003) : «Le double jeu du pronom *on*», dans P. Hadermann, A. Van Slijcke et M. Berré (éds), *La syntaxe raisonnée. Mélanges de linguistique générale offerts à Annie Boone à l'occasion de son 60^e anniversaire*, Louvain-la-Neuve, de Boeck Duculot.
- CLYNE M. (1981) : «Culture and Discourse Structure», *Journal of Pragmatics*, vol. 5, p. 61-66.
- CLYNE M. (1987) : «Cultural differences in the organization of academic texts. English and German», *Journal of Pragmatics*, vol. 11, p. 211-247.
- FLØTTUM K. (2003) : «Personal English, indefinite French and plural Norwegian scientific authors? Pronominal author manifestation in research articles», *Norsk Lingvistik Tidsskrift*, vol. 21, p. 21-55.

- FLØTTUM K. (2004) : «La présence de l'auteur dans les articles scientifiques : étude des pronoms *je, nous* et *on*», dans A. Auchlin, E. Roulet et J.-M. Adam, *Structures et discours. Mélanges offerts à Eddy Roulet*, Québec, Nota bene, p. 404-414.
- FLØTTUM K., DAHL T., KINN T., GJESDAL A.-M. et VOLD E. T. (2007) : «Cultural identities and academic voices», dans K. Fløttum (éd.), *Language and Discipline Perspectives on Academic Discourse*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, p. 14-39.
- GAATONE D. (1998) : *Le passif en français*, Paris, Bruxelles, Duculot.
- GALTUNG J. (1981) : «Structure, culture and intellectual style. An essay comparing saxonic, teutonic, gallic and nipponic approaches», *Social Science Information*, vol. 20, p. 817-856.
- GAUGER H.-M. (1986) : «Zur Sprache der Wissenschaft: *Sermo incurvatus in se ipsum*», dans H. Kalverkämper et H. Weinrich (éds), *Deutsch als Wissenschaftssprache*, Tübingen, Narr, p. 119-133.
- GLÄSER R. (1990) : *Fachtextsorten in Englisch*, Tübingen, Narr.
- GLÄSER R. (1998) : «Fachtextsorten der Wissenschaftssprache I, der wissenschaftliche Zeitschriftenaufsatz», dans L. Hoffmann, H. Kalverkämper et H. E. Wiegand (éds), *Fachsprachen. Ein internationales Handbuch zur Fachsprachenforschung und Terminologiewissenschaft*, vol. 1, Berlin, New York, de Gruyter (HSK 14.1), p. 482-488.
- GRAEFEN G. (1997) : *Der Wissenschaftliche Artikel – Textart und Textorganisation*, Francfort-sur-le-Main, Lang.
- GREVISSE M. et GOOSSE A. (2008) : *Le bon usage. Grammaire française*, 14^e édition, Paris, Duculot.
- GROSS A. G., HARMON J. E. et REIDY M. (2002) : *Communication Science. The Scientific Article from the 17th Century to the Present*, Oxford, Oxford University Press.
- GUSFIELD J. (1976) : «The literary rhetoric of science: Comedy and pathos in drinking driver research», *American Sociological Review*, vol. 41, p. 16-34.
- HARWOOD N. (2005) : «“We do not seem to have a theory ... The theory I present here attempts to fill this gap”: Inclusive and exclusive pronouns in academic writing», *Applied Linguistics*, vol. 26, p. 343-375.
- HYLAND K. (1999) : «Disciplinary discourses: writer stance in research articles», dans C. Candlin et K. Hyland, *Writing: Texts, Processes and Practices*, Londres, New York, Longman, p. 99-121.
- HYLAND K. (2001) : «Bringing in the reader. Addressee features in academic articles», *Written Communication*, vol. 18, p. 549-574.
- IHLE-SCHMIDT L. (1983) : *Studien zur französischen Wirtschaftsfachsprache*, Francfort-sur-le-Main, Lang.

- IVANIČ R. (1994) : « I is for Interpersonal: Discoursal Construction of Writer Identities and the Teaching of Writing », *Linguistics and Education*, vol. 6, p. 3-15.
- IVANIČ R. (1998) : *Writing and identity. The Discoursal Construction of Identity in Academic Writing*, Amsterdam, Benjamins.
- IVANIČ R. et SIMPSON J. (1992) : « Who's who in academic writing? », dans N. Fairclough (éd.), *Critical language awareness*, Londres, Longman, p. 141-173.
- KAPLAN R. (1966) : « Cultural thought patterns in inter-cultural education », *Language Learning*, vol. 16, p. 1-20.
- KAUFER D. S. et GEISLER C. (1989) : « Novelty in academic writing », *Written Communication*, vol. 6, p. 286-311.
- KOCOUREK R. ([1982] 1991) : *La langue française de la technique et de la science*, Wiesbaden, Brandstetter.
- KRETZENBACHER H. (1995) : « Wie durchsichtig ist die Sprache der Wissenschaften? », dans H. Kretzenbacher et H. Weinrich (éds), *Linguistik der Wissenschaftssprache*, Berlin, New York, Gruyter, p. 15-39.
- KUO C.-H. (1999) : « The Use of Personal Pronouns: Role Relationships in Scientific Journal Articles », *English for Specific Purposes*, vol. 18, n° 2, p. 121-138.
- LATOUR B. et FABRI P. (1977) : « La rhétorique du discours scientifique : pouvoir et devoir dans un article de sciences exactes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 13, p. 81-95.
- LE PAGE R. et TABOURET-KELLER A. ([1985] 2006) : *Acts of identity. Creole based approaches to language and ethnicity*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LIDDICOAT A. (2008) : *Discourse, genre and rhetoric: The French verb in research writing in science and technology*, Munich, Lincom.
- LOFFLER-LAURIAN A.-M. (1980) : « L'expression du locuteur dans les discours scientifiques », *Revue de linguistique romane*, vol. 44, p. 135-157.
- MELLET S. (2001) : « À propos de deux marqueurs de 'bivocalité' », *Cahiers Cronos*, n° 5, p. 91-106.
- NØLKE H, FLØTTUM K. et NORÉN C. (2004) : *ScaPoLine. La théorie scandinave de la polyphonie linguistique*, Paris, Kimé.
- PÉRENNEC M. (1993) : *Éléments de traduction comparée français-allemand*, Paris, Nathan.
- POUDAT C. (2003) : « Characterization of French linguistic research articles using morphosyntactic variables », dans K. Fløttum et F. Rastier (éds), *Academic discourse. Multidisciplinary approaches*, Oslo, Novus, p. 77-95.
- POUDAT C. (2006) : *Étude contrastive de l'article scientifique de revue linguistique dans une perspective d'analyse des genres [en ligne]*,

- Université d'Orléans, disponible sur <<http://www.revue-texto-net/Corpus/Publications/Poudat/Etude.html>>.
- RABATEL A. (1998) : *La construction textuelle du point de vue*, Lausanne, Paris, Delachaux & Niestlé.
- RABATEL A. (2003) : «Présentation. Le point de vue, entre langue et discours, description et interprétation : état de l'art et perspectives», *Cahiers de Praxématique*, n° 41, p. 7-24.
- RASTIER F. (2001) : *Arts et Sciences du texte*, Paris, Presses universitaires de France.
- RASTIER F. (2005) : «Pour une sémantique des textes historiques», *Revue de sémantique et de pragmatique*, n° 17, p. 151-180.
- REUTNER U. (2008) : «Le 'bon usage' scientifique aujourd'hui. Une enquête menée dans le domaine de la linguistique», dans U. Reutner et S. Schwarze (éds), *Le style, c'est l'homme. Unité et pluralité des discours scientifique*, Francfort-sur-le-Main, Lang, p. 249-284.
- REY-DEBOVE J. (2001) : «De *on* à *je* vers le nom propre : des pronoms personnels en français», dans R. Landheer et P. Bogaards, *Quitte ou double sens. Articles sur l'ambiguïté offerts à Ronald Landheer*, Amsterdam, Rodopi.
- SACHTLEBER S. (1993) : *Die Organisation wissenschaftlicher Texte. Eine kontrastive Analyse*, Francfort-sur-le-Main, Lang.
- SCHRÖDER H. (1995) : «Der Stil wissenschaftlichen Schreibens zwischen Disziplin, Kultur und Paradigma – Methodologische Anmerkungen zur interkulturellen Stilforschung», dans G. Stickel (éd.), *Stilfragen*, Berlin, New York, de Gruyter, p. 150-180.
- SNOW C. (1959) : *The two cultures and the scientific revolution*, Cambridge, Cambridge University Press, The Rede Lecture.
- VASSILEVA I. (1998) : «Who am I/who are we in academic writing? A contrastive analysis of authorial presence in English, German, French, Russian, Bulgarian», *International Journal of Applied Linguistics*, vol. 8, n° 2, p. 163-190.
- VASSILEVA I. (2000) : *Who is the author? A contrastive analysis of authorial presence in English, German, French, Russian and Bulgarian academic discourse*, Sankt Augustin, Asgard.
- WEINRICH H. (1989) : «Formen der Wissenschaftssprache», dans *Jahrbuch 1988 der Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, Berlin, de Gruyter, p. 119-158.
- WÜEST J. (1988) : «Textsorten kontrastiv betrachtet. Die Präsenz des Autors in linguistischen Publikationen», dans G. Wotjak (éd.), *Studien zur Sprachkonfrontation*, Berlin, Akademie der Wissenschaften der DDR, p. 125-136.